

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

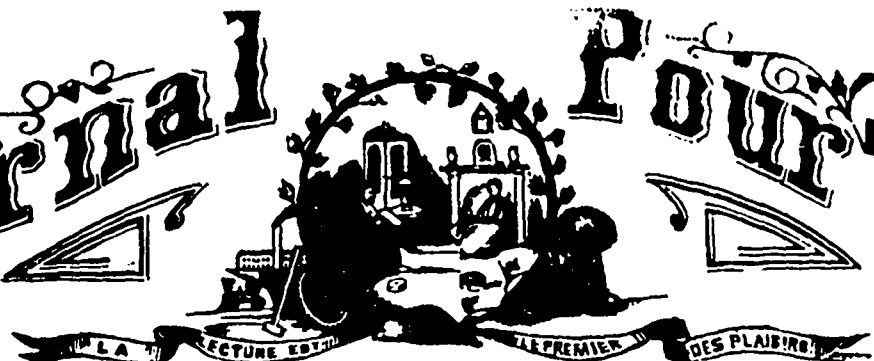
- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

	10X		14X		18X		22X		26X		30X	
											/	
	12X		16X		20X		24X		28X		32X	

Journal Pour Tous



Vol. II.

OTTAWA, 6 NOVEMBRE, 1879.

No. 8.

L'HONNÊTE HOMME.

Suite.

XX.

Malgré le crédit ouvert à Emile, comme on le sait, par plusieurs personnes, malgré la manière généreuse dont François Muller avait repris la maison de commerce d'Edouard Desvignes, la fortune du jeune négociant ne s'en trouvait pas moins fortement ébranlée, et il fallait plusieurs années d'économie, de privations et de travail pour réparer les pertes qu'il avait supportées. Thérèse comprit comme lui la nécessité de se résigner de suite à ces sacrifices et de commencer sur l'heure même à les établir. Il y avait dans l'intelligence de cette jeune femme, dans son caractère doux et tendre, un courage et une force qui n'eût point sourdies, peut-être, un caractère plus démonstratif et un esprit plus brillant.

Ils se mirent donc à l'œuvre tous les deux avec courage. Leur réforme portait non point sur les objets de nécessité réelle, mais sur les objets de superflu que l'habitude fait regarder comme nécessaires, dont il semble bien difficile de se priver, et que l'on s'étonne, après les avoir supprimés, de quitter sans trop de regret, et même sans pour ainsi dire s'en apercevoir. Les spectacles, les repas à la campagne le dimanche, mille petites recherches, mille luxes inaperçus de toilette, un plat de moins à chaque repas, diminuèrent la dépense d'une manière considérable, sans toutefois qu'Emile et Thérèse en souffrissent bien sensiblement. Thérèse n'en était pas moins jolie et moins élégante avec une collerette de dentelle, et l'on s'amusait autant à deviser en famille, au coin du feu, ou à s'abattre dans le jardin, qu'aux longues excursions entreprises naguère à deux ou trois lieues dans la campagne.

Avec un peu plus de travail, Emile put supprimer un commis, et Thérèse une lingère qui passait presque toute l'année à remettre en état le linge de la maison. Par tous ces moyens réunis, la dépense générale se trouva réduite de plus de moitié, sans qu'un étranger pût le soupçonner. Rien ne paraissait changé en apparence. Ce-

pendant la réforme était complète et n'avait épargné que les dépenses d'une seule nature: celles qui concernaient l'éducation des enfants.

— Mon cher Emile, avait dit Thérèse à son mari, l'éducation est un trop grand trésor à donner à nos enfants pour que nous songions à supprimer de ce qu'elle nous coûte. C'est le seul héritage que nous leur laisserons peut-être; rendons-le le plus riche et le plus complet possible. Pour y changer quelque chose, il faudrait placer notre petit garçon dans un collège secondaire où il recevrait des leçons moins bonnes, et mettre notre petite fille dans un pensionnat. Or, mon ami, tu sais le résultat de nos entretiens sur l'éducation. Aux hommes, m'as-tu dit, il faut l'éducation publique; elle les habitue de bonne heure aux avantages et aux douleurs de la vie sociale et elle développe le besoin d'acquiescer du savoir et des connaissances par le plus énergique des stimulants: l'émulation. S'ils ont reçu de la nature quelque grande disposition, soit pour une science, soit pour un art, l'éducation privée la ferait avorter faute de la deviner et de lui donner les moyens de se manifester. L'éducation publique, au contraire, lui offre mille manières de se révéler, de parler hautement, de se développer et d'arriver à tout son accroissement.

Mais autant l'éducation publique me paraît indispensable aux hommes, autant elle me paraît désavantageuse pour les jeunes filles, destinées comme la nôtre à vivre d'une existence simple et bourgeoise. Il ne suffit point à une femme de posséder une éducation banale, il faut qu'elle soit dès sa naissance, pour ainsi dire, façonnée aux vertus domestiques; or, ces vertus ne peuvent s'acquiescer que près d'une mère et par une initiation de tous les instants. N'est-ce point ce que tu me disais, mon ami?

— Oui, ma chère Thérèse.

— Eh bien! augmentons encore, s'il le faut, le nombre des réformes que nous avons opérées, pour ne rien changer à ce système d'éducation que nous avons suivi jusqu'ici. Laissons notre enfant dans son collège, ne lui retirons pas le répétiteur qui le fait travailler hors des heures de classes; que ses maîtres soient les plus chers;

pour notre petite fille ces maîtres viendront chez nous, le reste de son éducation sera mon ouvrage.

— Oui, ma chère Thérèse, tu as raison, et la règle de conduite que tu nous prescribes est celle que je comptais te proposer... Mais combien je souffre à te voir, si jeune encore, te condamner à une vie claustrale et laborieuse, sans jamais te délasser par les plaisirs que goûtent les autres jeunes femmes de ton âge!

— Des plaisirs, Emile? quels plaisirs puis-je regretter près de toi et de mes enfants? N'étais-je point condamnée à rester sans appui sur la terre, à passer dans la pauvreté et l'isolement une existence triste et malheureuse? Et quand je te dois le bonheur d'une famille, quand je suis fière de porter le nom de ta femme, quand je te vois me donner l'exemple du travail, tu voudrais que je songeasse à regretter, quoi? je te le demande, des chiffons, des jouissances de vanité, des plaisirs insipides qui me s'pareraient de mon mari? Oh! que j'aime bien mieux passer mes journées au logis, à seconder tes efforts, à me rendre digne de toi! Quand j'ai travaillé toute une après-midi, si j'éprouve de la fatigue, ne me suffit-il pas d'un de tes baisers sur mon front pour me délasser et me rendre heureuse? Un sourire de toi ne m'embellit-il pas plus que les riches étoffes dont je concevrais la fantaisie? Le véritable bonheur, mon ami, aime la solitude et vit dans le recueillement; la dissipation le fait fuir et le remplace par des dissipations qui peuvent amuser, mais non charmer; qui peuvent étonner la pensée, mais non remplir le cœur. Je me sens à l'aise que près de toi et de nos enfants; hors du logis j'éprouve une inquiétude qui me quitte lorsque je franchis, pour y rentrer, le seuil de notre maison; il me tarde de reprendre les vêtements que j'ai l'habitude de porter dans mon intérieur; il me tarde de me retrouver dans "mon royaume," comme dit notre vieil ami, le docteur Delloye.

— Oh! quel ange tu fais, ma chère Thérèse, et combien je bénis le ciel de m'avoir uni à une créature aussi bonne, aussi digne de tendresse que toi!

— Et moi, crois-tu que je ne sois

pas fière, que je ne sois pas heureuse d'être ta femme, Emile? mais à chaque instant j'en remercie Dieu du fond de mon âme, car tu es le plus noble et le plus vertueux des hommes! A chaque instant je me glorifie de tes généreuses pensées ou de tes loyales actions : à chaque instant j'entends parler de toi avec éloge, car ton éloge est dans toutes les bouches. La noblesse de ton caractère, la modestie de ta vertu ont desarme jusqu'à l'esprit de dénigrement si naturel dans les petites villes de la province. Chacun parle de toi avec une bienveillance et une vénération que l'on ne témoigne à nul autre ; juge donc du honneur de ta femme, quand elle te voit ainsi entouré du respect public, aimé de tous, honoré de tous! Crois-tu que je n'ai point éprouvé une consolation presque aussi douce que ma peine était cruelle, lorsque je voyais chacun venir te tendre la main pour te tirer de la position difficile où la fatalité t'avait jeté, et se disputer à qui te rendrait service? Oh! je te le répète, je suis heureuse et fière de toi, heureuse et fière de ton amour. Qu'importe les privations, qu'importe la pauvreté? Je défie le désespoir de m'atteindre entre toi et mes enfants!"

Et les deux époux se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, heureux de leur tendresse mutuelle qui leur rendait légères les autres choses de la vie ; et comptant pour rien les sacrifices que leur imposait leur situation.

Hélas! il n'en était pas de même de leur sœur Joséphine ; habituée au luxe et aux grandes dépenses de la maison de sa marraine, tout pour elle devenait privation et douleur. Au lieu de ces visites perpétuelles qui se succédaient au château, au lieu de ces voyages sans cesse renaissants, au lieu des spectacles et des bals qu'elle trouvait en passant l'hiver à Paris, elle n'avait plus que le silence et l'économie sévère d'une existence bourgeoise ; existence qu'elle ne savait plus apprécier : comme un palais habitué aux liqueurs fortes devient inhabile à savourer des aliments d'un goût pur et délicat. Après avoir passé deux heures au piano, elle ne savait que faire de la journée ; car elle n'avait pas encore pu prendre sur elle de s'associer aux travaux domestiques de la famille. La vue d'un torchon à ourler, ou même d'une paire de bas à ravauder lui causait un dégoût insurmontable.

— Comment, Thérèse, peux-tu t'astreindre à de pareils ennuis, demandait-elle à la jeune femme? Il y a de quoi s'écorcher les doigts!

— D'abord, ma bonne Joséphine, répliquant la jeune femme, mes doigts y sont habitués ; ensuite, je te l'avouerai, je n'y songe point, et je couds et taille aussi volontiers de la grosse toile, que la batiste la plus fine. Si tu m'imitais, au bout de

deux jours, tu penserais comme moi." Joséphine ne répondait que par un geste de dédain, montait dans sa chambre, se mettait à pleurer, et passait deux heures à sa toilette, pour descendre parée et brillante à l'heure du dîner.

Par malheur, ces frais de toilette n'avaient pour témoins que le vieux docteur Delloye qui n'y prenait pas garde, tout occupé qu'il était de Thérèse, et le vieux monsieur Dorvilliers trop infirme pour songer même à regarder de quelle manière sa fille était habillée. Quand à la mère de Joséphine, elle ne pouvait s'empêcher de remonter doucement à la jeune personne que de pareils frais de toilette étaient fort inutiles, et qu'il eût été beaucoup plus raisonnable de reconnaître l'hospitalité de son frère en se rendant utile dans son intérieur. Joséphine ne répondait que par des larmes, et par des larmes d'autant plus amères que chaque jour, pour ainsi dire, une lettre de François Muller arrivait à Emile. Chacune de ces lettres, quelque remplies qu'elles fussent par des détails d'affaires, laissaient toujours un peu de place aux confidences de bonheur que le banquier faisait à son ami. Tantôt c'était le récit des préparatifs de son mariage, tantôt c'était la description de ce mariage même. Puis ensuite, dans les autres lettres, il contait les plaisirs que sa grande fortune lui permettait de prodigier autour de sa jeune femme, et les projets de voyage qu'il formait pour elle et pour lui.

— Je n'ai jamais même compris le bonheur de la fortune, disait-il, que le jour où elle me permet d'entourer de bonheur la femme que j'aime et qui me paie en retour de la plus tendre affection."

Emile ne parlait jamais de ces confidences de François qu'en l'absence de Joséphine ; mais Joséphine ne manquait pas d'aller lire les lettres du banquier. Elle trouvait une sorte de plaisir douloureux à se mettre sans cesse sous les yeux le tableau du bonheur qu'elle avait si follement repoussé, quand on le lui offrait, pour ainsi dire à deux genoux.

Ses souffrances s'accrurent encore au premier voyage que firent à Cambrai François et sa femme. Une chaise de poste les amena rapidement, et rien qu'à voir la nouvelle mariée on comprenait tout le bonheur qu'elle trouvait dans son union. Elle en était radiieuse, et lorsqu'il lui arrivait d'en parler, des larmes brillaient dans ses yeux.

— Il est si bon, disait-elle! Je n'ai pas le temps de former un désir qu'il le prévient à l'instant. Je n'ose point avoir de caprice, car il semble qu'une fée les devine et les accomplit aussitôt.

— Du reste, ce n'est point là ce qui me rend heureuse ; ce que je préfère

à tout, c'est la société de mon mari, c'est le plaisir que je trouve à me trouver près de lui, à l'associer à toutes les jouissances qu'il me prodigue. Sans lui le bal et le plus beau spectacle m'ennuient. François est si bon! si plein de complaisance pour moi!"

Vous jugez de ce que Joséphine souffrait ; mais le repentir venait trop tard. Il lui fallait se courber sous la pauvreté, et chaque jour cette pauvreté se faisait plus pesante ; car, chaque jour, le temps venait détruire les brillantes superfluités qu'il restait à la jeune fille de son luxe d'autrefois. Alors, il fallut adopter le costume modeste que nécessitait sa position ; ce costume que portait gaiement avec plaisir sa belle-sœur, la jeune fille le prit avec humiliation. Ce qui accablait encore plus, c'était la sujétion dans lequel elle vivait ; c'était de tout devoir, jusqu'au logement qu'elle occupait, jusqu'au pain qu'elle mangeait, à la générosité de son frère, accablé déjà de tant de charges, et obligé de subvenir non-seulement aux besoins de sa propre famille, mais encore à ceux de son beau-frère Edouard et de sa sœur réfugiés en Belgique.

(A continuer.)

—:—

UNE MORT ET UN MARIAGE.

Sur les confins de la France, de l'autre côté du Bourg-d'Oisan, au pied du mont Cenis, vivait un chasseur de chamois, célèbre dans le pays, qui avait la double réputation d'être un excellent tireur et un jeune homme modèle. Plus d'une jeune fille eût été heureuse de devenir sa femme, et cependant le pauvre garçon ne s'était pas prononcé.

Un matin, au moment où Merren,— tel était le nom de notre défunt confrère,—passait sur un chemin au-dessus duquel surplombait un rocher couvert de neige, il aperçut devant lui une jeune fille évanouie sur les pentes abruptes de la montagne, à quelques lignes d'un précipice. Sans songer au danger qu'il courait, l'intrépide Merren, déposant sur le chemin sa carabine et son sac de chasse, se laissa glisser du long de la paroi, s'accrochant de ci, de là, à des arbustes, à des plantes grimpantes, à des rochers, si bien qu'il parvint près de l'infortunée qui gisait sans mouvement. Quel ne fut pas son étonnement en reconnaissant la fille d'un vieil officier retiré du service, qui habitait le même village que lui.

Au moment où il allait saisir ce fardeau précieux, le pauvre Merren sentit le sol remuer sous ses pieds et, avant qu'il eût pu s'accrocher quelque part, lui et la jeune fille roulaient au fond du précipice.

Deux voyageurs passant par là au même moment, furent témoins de cet horrible accident, auquel se joignit, en outre, la commotion d'une avalanche qui recouvrit les deux jeunes gens d'un vaste linceul. Courir au village le plus voisin, revenir avec de braves montagnards amis de Merren, tout cela fut l'affaire d'une heure.

Deux frères se dévouèrent à opérer le sauvetage; après des efforts inouis, ils arrivèrent, à travers la profondeur des neiges qui fuyaient sous leurs pas, menaçant à chaque instant de les engloutir, jus, qu'au chasseur et à celle qu'il avait voulu sauver aux dépens de sa vie. Hélas! Merren n'était plus qu'un cadavre, le chasseur héroïque était mort. Seule la fille du vieil officier vivait encore, on la remonta avec le plus grand soin et on lui prodigua des secours qui lui rendirent la vie.

On se garda bien, cela va sans dire, de lui raconter la mort fatale de celui qui avait voulu la sauver. La pauvre enfant, qui revenait d'une ferme voisine, avait éprouvé un accident fréquent dans ces montagnes, son pied avait glissé et elle était tombée évanouie de peur jusqu'à l'endroit où Merren l'avait aperçue. Quant à sa chute au fond du précipice et à son salut aux dépens de la vie du chasseur de chamois, on ne devait l'attribuer qu'à une seule chose, c'est que celui-ci touchait le premier le sol, avait servi de matelas à la jeune fille et amorti le coup.

Ce même jour était arrivé au village où se passait cet événement, un de ces touristes anglais qui ont pour les Alpes une prédilection toute particulière, par cette seule raison qu'on y rencontre à chaque pas des torrents à traverser, des cascades, des avalanches et des abîmes; ce qui leur donne des émotions et les aide à vivre. Le drame que j'ai raconté était donc „pain bénit” pour notre touriste qui s'ennuyait à la mort.

—Garçonne, dit-il à un domestique de l'auberge où il avait déjeuné, on faisait beaucoup de bruit dans la rue. Quelle était la cause?

—Un malheur affreux, mylord; un chasseur qui s'est tué en cherchant à sauver une jeune fille.

—Goddam! c'est charmant! conduisez-moi toute suite, je voulais voir le spectacle. Aoh! un moment! la jeune fille elle était jolie?

—Belle comme un ange! mylord.

—Aoh! alors il fallait le sauver toute suite. Je donnais trois cents guinées pour faire sauver elle.

Le garçon d'auberge alla chercher son frère et ce fut lui qui, à l'aide de quelques amis, descendit dans le précipice d'où il tira la vivante et le mort.

—Je donnai cinq cents guinées au docteur qui rendit le vie et le beauté à cette belle *girl*! fit l'Anglais lors-

qu'il vit devant lui la pauvre enfant qu'on avait ramenée sur la route et qu'on plaçait sur un brancard improvisé.

La jeune fille fut sauvée.

Trois jours après, elle vit entrer le fils d'Albion chez son père.

—Mademoiselle, dit l'Anglais, il n'était pas une étoile dans tout le firmament qui soit aussi beautiful que vô. Je donnai mon main à vô et vingt-cinq mille livres de rente avec. Si vô volez m'épouser, je suis le mari à vô.

La pauvre enfant regarda son père qui, dans sa reconnaissance, dit oui pour elle, et à son tour la jeune fille se plut à reconnaître qu'elle devait la vie à la générosité de l'insulaire.

—No! no! Mademoiselle. C'était moi qui devais le vie à vô; car je avais le spleen. Vô avez guéri moi.

Pour un anglais, c'était tendre, sentimental et galant; le mariage a eu lieu ces jours derniers.

LA MAISON DE JACQUES CARTIER.

Nos lecteurs n'ont pas oublié la lettre d'un de nos concitoyens, en ce moment à St. Malo, dont nous avons publié un extrait la semaine dernière, dit la *Minerve*. Son correspondant nous en passe une nouvelle plus intéressante encore que la première, car elle contient une description de la maison de Jacques Cartier à Limoilon. Nous reproduisons :

„J'arrive de Limoilon: j'ai visité de la cave au grenier la maison de Jacques Cartier. Je suis enchanté de l'avoir vue. C'est hier que j'ai eu cette bonne fortune. De bonne heure, je me suis mis en route, après m'être, selon mon usage, donné forces ablutions dans le domaine du père Neptune. (St. Malo est une station balnéaire magnifique) J'allai à St. Ideux prendre mon ami Fleury, le bibliothécaire de St. Malo. Entouré de sa famille, il m'accueillit à bras ouverts; il était sur le seuil de sa maison pour me recevoir. Après un excellent déjeuner entremêlé de bons mots et arrosé d'un excellent bordeaux, il monta avec moi dans une voiture de louage que j'avais engagée à St. Malo; c'était une antique et forte berline, qui a bien pu servir à conduire Jacques Cartier de sa résidence au quai de St. Malo, lorsqu'il fit voile pour prendre, au nom de François 1er, sa part de l'héritage du père Adam, qu'il ne voulait pas laisser, disait-il, tout entier à Charles-Quint. Nous arrivons à Limoilon. C'est un bâtiment assez vaste et parfaitement conservé, quoique son propriétaire ne paraisse pas faire grands frais pour son entretien. J'en ai dessiné le plan à la hâte, sur une feuille de mon

carnet. Je te l'envoie. Je crois exact. Le gardien actuel, un fermier du nom de Macé, occupe le rez de chaussée. Les autres étages servent de magasins. Dans la tourelle que tu vois à droite, se trouve un escalier en limaçon qui monte jusqu'au grenier et qui donne accès à tous les étages. Le salon était au premier. On y voit une superbe cheminée. Elle n'a pas moins que six pieds de haut et huit de large. Elle avance de quatre pieds dans la pièce; c'est un monument! Elle est en pierre artistement travaillée. Sur le mur on aperçoit les armes de l'ancien „maître de céans.” Elles sont écornées en tout sens; la main des vandales de 93 a passé ici. Elles sont soutenus par deux femmes à genoux. Je prétends que ce sont des sirènes; M. Fleury est de mon avis: il me semble que c'est plus dans l'ordre pour un marin.

„Je suis monté au grenier. Les fermes, les solives, les poutres, tout est en bois de chêne d'une conservation parfaite, et cela après quatre siècles. Je détachai d'une solive un petit morceau de chêne; je te l'envoie; tu peux dire que tu possèdes un morceau du toit qui a abrité Jacques-Cartier.

„M. Macé m'a dit que le propriétaire était un monsieur Tarouilly. M. Macé est le gardien de la maison depuis quarante ans. A ma question s'il avait souvent reçu des visiteurs, il me répondit :

„—Vous êtes le second; il y a peut-être dix ans, c'était un ministre du gouvernement canadien. Il a parcouru la maison, comme vous, et a pris beaucoup d'intérêt à chaque détail.

„Je présume que c'est Sir George Cartier.”

LE VEUVAGE DE MA TANTE.

Ma tante était une dame de constitution robuste, d'esprit résolu et de caractère énergique: c'était ce qu'on appelle une maîtresse femme.

Mon oncle était un petit homme mince et chétif, d'allure paisible et même un peu débonnaire, tout à fait mal assorti avec ma tante. Aussi, remarquait-on que depuis son mariage il dépérissait de jour en jour. L'énergie de sa femme était hors de toute proportion avec ses forces; elle le consumait à petit feu.

Cependant ma tante prenait de lui tout le soin imaginable. Elle avait toujours une demi-douzaine de médecins autour de son lit; et comme elle n'aimait pas les demi-mesures, elle exécutait si vigoureusement leurs ordonnances, qu'elle eût bientôt administré à son mari assez de médecines pour remettre sur pied un hôpital tout entier.

Mais rien n'y fit: ni soins, ni

remèdes. Plus mon oncle était choyé, plus il s'affaiblissait. Six mois après son mariage, il n'était plus que l'ombre de lui-même, et finalement réduit à sa plus simple expression, il s'éteignit sans bruit, victime de l'aveugle tendresse de sa femme.

Ma tante éprouva le plus vil chagrin de la mort du pauvre cher homme.

Elle lui fit faire un enterrement magnifique, s'orna le cou d'une miniature du pauvre homme large d'un demi-pied, et rassembla cinq ou six de ses portraits, dont elle tapissa sa chambre à coucher. Aussi, le monde éleva-t-il sa conduite aux nues, et déclara-t-il d'une voix unanime que si jamais une femme aussi fidèle à la mémoire de son premier mari en épousait un second, elle ferait incontestablement son bonheur.

Quelques temps après, ma tante se retira dans une vieille maison inhabitée depuis de longues années, et et comme elle voulait y passer le temps de son veuvage elle y emmena tous ses domestiques.

La maison était située au milieu d'une contrée sauvage, dans un site montagneux et inculte, et distant près de deux lieues de l'habitation la plus voisine.

Du plus loin qu'ils l'aperçurent, les domestiques commencèrent à faire la grimace. Mais ce fut bien pis lorsqu'ils eurent parcouru ses chambres dévastées, et recueilli de la bouche d'un vieil habitant toutes les histoires de revenants qui avaient cours dans le pays.

Leur désappointement se changea en une véritable panique. La femme de chambre, qui était un peu nerveuse, déclara positivement que, pour tout l'or du monde, elle ne coucherait pas seule dans un pareil nid de hiboux, et le valet de pied, joyeux garçon tout dévoué aux dames, fit tous ses efforts pour la confirmer dans cette heureuse idée.

Ma tante elle-même, malgré son énergie, fut frappée de l'aspect sinistre de la maison. Avant d'aller au lit, elle examina soigneusement les portes et les fenêtres, tira les verrous de sa propre main, et emporta ses bijoux dans sa chambre, avec un troussseau de clef qu'elle déposa sur une table, au-dessus d'un portrait, de son mari, dont elle n'avait pas voulu se séparer.

Puis, ces préparatifs terminés et sa toilette de nuit achevée, elle renvoya sa femme de chambre et s'assit devant une glace; car, en dépit du violent chagrin que lui causait la mort de son oncle, c'était une veuve de bonne mine, qui prenait un soin tout particulier de sa personne.

Tout en arrangeant ses cheveux, elle se regardait dans sa glace, tournant la tête d'un côté, puis de l'autre, comme font les dames lorsqu'elles

veulent se rendre un compte exact de leurs avantages personnels. Je crois même que ce soir là elle se livrait à ce petit manège avec plus de persistance que de coutume; un monsieur du voisinage, qui lui avait fait la cour avant qu'elle fût mariée, avait envoyé, le jour même, demander la permission de lui rendre ses devoirs.

Elle allait se lever, assez satisfaite de son examen, lorsqu'elle crut entendre un bruit léger derrière elle. Elle se tourna brusquement la tête, mais elle n'aperçut rien autre chose du moins que le portrait du pauvre cher défunt, dont la mine piteuse et résignée n'avait certes rien d'inquietant.

Elle accorda un profond soupir à sa mémoire, comme elle avait habitude de faire lorsqu'elle parlait de lui dans le monde, elle se remit à arranger ses cheveux et à penser au gentilhomme.

(La suite au prochain numéro.)

—:—
 Ayant eu à subir un retard de notre fabriquant dans l'envoi de son papier, c'est la raison pour laquelle le journal n'a pas paru la semaine dernière.

—:—

RECETTES.

Moyen de guérir le rhume.

Faites bouillir une demi-pinte de lait, puis au moment où la crème lève, mettez-y une grande cuillerée de mélasse. Remuez jusqu'à ce que les parties caillées se séparent, passez à travers un linge, et buvez chaud, en vous couchant. Ce remède, qui constitue un emollient très-efficace, peut se préparer en quelques instants.

Conservation des pommes.

Une bonne manière de conserver les pommes consiste à les mettre dans des tonneaux avec du sable: pour cet effet, on emploie du sable bien sec; on en répand au fond du tonneau une couche sur laquelle on place un lit de pommes qu'on recouvre d'une couche de sable, et ainsi successivement jusqu'à ce que le tonneau soit bien rempli. Cette méthode a l'avantage de préserver les pommes du contact de l'air, qui est la cause la plus active de leur corruption. Elle les débarrasse aussi d'une humidité surabondante qui ne leur est pas moins nuisible. Le sable répandu également entre les pommes, absorbe une partie de leur humidité; de sorte qu'elles ne conservent que ce qui est nécessaire pour les maintenir en bon état. On a aussi l'avantage de leur conserver l'arôme et le bouquet qui leur est propre et qui se perd lorsque les fruits sont exposés à l'air.

Ainsi conservées dans des tonneaux ou dans des caisses, même dans le coin d'une chambre, elles seront bien moins exposées à la gelée, aux variations de température

et à l'humidité du lieu où on les aura placées. On pourra, par ce moyen, prolonger la durée de ce fruit jusqu'aux mois de mai ou de juin.

VARIÉTÉS.

Un habile photographe lyonnais, que je ne nommerai pas,—de peur de paraître lui faire une réclame,—avait installé son objectif aux environs d'Irigny, dans la propriété de M. B..., qui chassait, ce jour-là, le long des îles du Rhône, aux canards et aux bécassines.

M. B...chassait, M. X...photographiait: un îlot couvert d'oseraie, une bruyère du Rhône, une hutte, un chemin creux, tout cela, bien groupé par le hasard, forma un gracieux tableau. Le photographe lyonnais, la tête sous le voile noir, mettait au point son objectif. Une main se posa sur son épaule, c'était celle d'un garde champêtre.

—Je vous déclare procès-verbal. Votre nom?

—Qu'entendez vous par là? Je m'appelle X...

—Votre permis de chasse?

—Mon permis! mordieu! je ne chasse pas!

—Vraiment! et ce canon-là...à quoi sert-il? fit le protecteur de la propriété, en désignant l'objectif et sa lunette de cuivre.

C'est pour la photographie.

—La faute à qui vous voudrez répliqua le garde, je vous déclare procès-verbal.

Et, tirant de sa poche un encrier portatif, écrivit gravement sur une feuille au timbre de la République:

"Ce...du mois de...eian surpris le nommé

"X..., vizait avecque un quanon le petis

"oizo de huigon, je lui est drisé procé

"verbale, parlant à ça persone, etc., etc."

Cette formalité accomplie, le fonctionnaire public ajouta:

—Vous allez me suivre à la mairie.

—Avec plaisir, mon brave homme.

—Avec plaisir; ils disent tous comme ça...d'abord, puis après... Mais nous allons voir.

Le maire et son secrétaire éclatèrent de rire au nez du garde champêtre: seulement, celui-ci ne fut et ne parut convaincu que lorsqu'on lui eut donné une épreuve du paysage d'Irigny photographié par X...

Dans le tron d'une baie, à l'angle du chemin creux, apparaissait la tête immobile du garde guettant le moment favorable pour déclarer son procès-verbal.

* * *

Le mariage n'est souvent qu'un échange de grognements durant le jour et de ronflements durant la nuit. C'est de l'ennui à deux.

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont.,

par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT:

Un an..... \$0.50
 Six mois..... 0.35
 Un numéro..... 0.02

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc., devront être adressés au soussigné.

P. NAP. BUREAU,

170 1/2 rue Sparks, Ottawa.